

UN TOUR DE PARIS AVEC LES AMERICAINS

L'oncle Sam se prépare à envahir, cet été, l'Europe, moins désespérément sèche que l'Amérique.

Déjà sont arrivés, en éclaireurs de la grande armée américaine de touristes, les clients habituels des agences qui se chargent, à prix fixe, de révéler Paris et la France aux étrangers un quelques jours et, au besoin, en quelques heures.

Salut, en passant, au Roi-Soleil caracolant sur la place des Victoires. Voici la poste centrale. Puis Saint-Eustache, "curieux spécimen, dit notre guide, d'architecture combinée de gothique et de renaissance."

Les Halles, encombrées de voitures de maraichers, de bouchers, de mareyeurs, retiennent cinq minutes notre attention. Le "general interpreter," qui a des lettres, sans doute, fait allusion au "Ventre de Paris."

Dégagé de l'encombrement des voitures, notre auto-car gagne le Château-Lafayette. Petite manifestation de sympathie devant le théâtre Sarah-Bernhardt. Tous les voyageurs se lèvent. Les hommes se découvrent. Les petites misses regardent de tous leurs yeux. Dans son porte-voix d'admiral, notre guide évoque la ferveur de Paris aux funérailles de l'illustre tragédienne.

J'ai fait, avec ces touristes, dans une de ces vastes guimbarde automobiles à huit rangées de six places, le tour de la capitale en huit heures; et je vous jure bien que notre guide — qui s'intitule modestement "general interpreter of european and oriental languages" — n'a point perdu son temps et ne nous a pas laissés perdre le nôtre.

Nous sommes partis, à dix heures du matin, de la place de la Madeleine. Premier arrêt devant "the Opera House," dont notre guide, en deux dates et trente-six mots laconiques, nous a retracé l'histoire.

Second arrêt devant la Bourse, intitulée, pour la circonstance, "the Stock Exchange," et en route vers la "Banque de France," construite sur les plans de Mansart, enrichie de peintures de Lebrun, Fragonard et Boucher.

Le Palais de Justice et la Conciergerie, hantée de douloureux fantômes de Marie-Antoinette et du "petit Capet," sont l'occasion d'un cours abrégé de la Révolution française, dont pourrait profiter plus d'un Français. Nous visitons ensuite la Sainte-Chapelle, aux voûtes d'azur et d'or, tout illuminée de la flore féérique de ses vitraux flamboyants.

En route, maintenant, pour le "Joyeux quartier Latin" et les ombrages neufs du Luxembourg, où le général interprète évoque Murger et la vie de bohème.

Vu la rapidité du temps, nous esquivons le musée de Cluny et le Sénat morose. Mais nous n'aurions garde de manquer le gai bal Bullier, la fontaine Carpeaux, l'Observatoire, avant d'arriver au Panthéon.

Notre guide énumère sommairement les vagues grands hommes à qui la patrie prouva sa reconnaissance en les enfermant dans des oubliettes pratiquement inabordable.

En revanche, mes compagnons écoutent avec un plaisir manifeste l'histoire de sainte Geneviève, patronne de Paris, et celle de Jeanne d'Arc, qui "botta les Anglais hors du beau royaume de France."

Il n'est pas loin de midi quand nous arrivons à Notre-Dame, après avoir salué, au passage, la Sorbonne et le Collège de France. Le guide, minutieusement, décrit la basilique. Le tonnage formidable des pierres scellées de plomb, impressionne vivement l'auditoire.

Nous grimpons ensuite vers le cimetière du Père-Lachaise, où la tombe de Sarah Bernhardt, ensevelie sous les fleurs, nous retient plus encore que les tombeaux de Musset, Rosalind, Adeline Patti, Félix Faure, Jean Cousin, Arago, etc.

Déprimé par la rapidité de la place de la République, les portes Saint-Martin et Saint-Denis, et retour à la Madeleine, où une heure nous est accordée pour le déjeuner.

Nous repartons à deux heures, dars d'explorer. Longue station à la chapelle expiatoire, et, dans le recueillement des auditeurs, nouveaux cours abrégés de la Révolution française, qui se terminera place de la Concorde, où fonctionna la sinistre machine du docteur Guillotin.

Salut, en passant, à ce que notre guide nomme irrévérencieusement "les Folies-Bourbon," et visite du musée du Louvre. Galopade éperdue à travers les Antiques. Notre guide nous montre un granit qu'il croit être Tout-Ank-Amon, et il désigne la Vénus de Milo comme "the sweetest lady in the world."

La "Victoire de Samothrace," mutilée, donne lieu à de fâcheuses comparaisons avec celle de 1918, qui a obligé les Français à occuper la Ruhr. Et maintenant, à nos joyeux de la Couronne, et en avant à travers les galeries de peinture!

Comment traduire l'émotion des Américains et des Anglais, nos hôtes, devant le tombeau de Napoléon? Il y a cent à parier contre un qu'ils sont venus à Paris surtout pour voir cela. C'est un fait que la tour Eiffel n'a les étonnements pas à ce point et que le Trocadéro les laisserait tout à fait indifférents s'il ne fallait, pour s'y rendre, passer rue Franklin, devant la porte de M. Clemenceau, "the tiger of France!"

La tournée se termine à l'Arc-de-Triomphe, où, à l'ombre de cent victoires, repose le soldat inconnu de la grande guerre.

Et je comprends ce que représente la France, dans le vaste monde, quand je vois les vieilles "ladies" et les petites "girls" de l'auto-car déposer, sur la dalle sans nom, les violettes et les œillets de leur bouquet de corsage.—Marcel Pays.

Causeries du Lundi

La réunion tenue, le 23 avril, par les Dames Sociétaires, dans les salons de Mr. Alfred Le Blanc, a eu pour objet spécial la remise, en séance solennelle, de la médaille en or frappée, en souvenir et à l'effigie de sa défunte Présidente, feu Madame Jane Stewart Lee Le Blanc, à celle d'entre les Elèves du Cercle Français de Newcomb College qui serait jugée, par un comité d'examen, avoir fait la meilleure composition sur "Pasteur." Or, les suffrages du comité se sont portés sur Mademoiselle Maria Boudreaux, qui, son manuscrit à la main et présentée par Mr. Barret, Consul Général de France, a lu, sur le sujet mis au concours, un travail très étudié et très intéressant. Cette lecture achevée, Mr. Barret félicita la lauréate de son succès et lui remit la médaille.

Mr. Barret a profité de la circonstance pour annoncer à la réunion son prochain départ pour New York, et dire, à cette occasion, toute la satisfaction et le bon souvenir qui lui resteront de la bienveillance que n'ont cessé de lui témoigner, pendant son séjour à la Nouvelle-Orléans, ces dames sociétaires, ainsi que leurs Présidentes, feu Madame Alfred Le Blanc, Miss Grace King et Madame Albert Toledano.

La partie musicale appelée à compléter le programme de la séance comprenait une suite de morceaux, qui, successivement joués, ont réuni de vifs et fréquents applaudissements. C'étaient, savoir: une sonate de Haendel, exécutée sur le violon par Mr. Philippe Schaffner; un groupe de Chopin, exécuté sur le piano par M. Alexander Gunn; deux morceaux exécutés sur le violon par Mademoiselle Elinora Whitmore; — 1. une sérénade de Schubert, arrangée par Wilhelm, 2. une romance andalouse de Sarasate. A son tour, Mme. Eugénie Wehrmann-Schaffner a exécuté sur le piano, avec le talent qu'on lui connaît: deux Etudes de Chopin; les "Papillons," de Greig, et les "Etincelles" de Moszkowski.

P. H. ERMONT.

LES ARTS DAMASQUINS

Ils vont peut-être reflourir. A Damas, qui a donné son nom à tant de beaux travaux d'art, les Français vont fonder un institut français d'archéologie et d'art musulman. C'est un monument remarquable, la maison Ansem, qui a été choisie pour y établir un musée et une école d'art décoratif.

Déjà, de précieuses pièces provenant du glorieux passé des artisans damasquins ont été rassemblées par M. de Loreyn, chargé de mission par l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

A contempler ainsi les céramiques, la verrerie émaillée, des armes damasquées, la sculpture sur bois, les splendides étoffes, les cuivres, les tapis, les dentelles, crévés par leurs ancêtres, des Damasquins d'aujourd'hui pourront renouer la chaîne des traditions et redevenir les grands artisans d'art dont l'habileté étonnait l'Europe.

L'enseignement du nouvel institut. A la fois français et arabe, sera confié à des savants de chez nous ou à des oulémas et à des professeurs locaux.

C'est ainsi que la France entend remplir les mandats qui lui sont confiés.

AU PAYS DE L'ANGLAIS

On ne parle pas moins de sept langues dans les îles britanniques; l'anglais, le gallois dans le pays de Galles, l'irish en Irlande, le manx dans l'île de Man, le gallois en Ecosse, le français dans les îles de la Manche et le cornique en Cornouailles. Cette dernière langue, il est vrai, qui tient à la fois du gallois et du breton, est presque passée à l'état de langue morte. On y trouve un très grand nombre de mots français.

LE REFORMATEUR

— On devrait sévir contre les vues animées obscènes. — Oul. Ainsi, on représente dans un cinéma, une vue qui peut faire lever les cheveux sur le crâne d'un homme chauve.

UNE DEESSE EN BRONZE



Une statue en bronze de Diane, don de M. J. F. H. Elle se trouve au milieu d'un parterre de roses et de fleurs exotiques.

LA PROHIBITION JUGEE PAR UN FRANCAIS

Le professeur Henri Hauser, échange professeur français à Harvard, a envoyé à "l'Information" un article sur la prohibition en Amérique, où il dit notamment que:

"La prohibition, du moins en ce qui concerne les classes supérieures, est un énorme fiasco. Elle n'a pas empêché la consommation de whisky de continuer à croître. Les ventes de whisky ont augmenté de 50 pour cent depuis 1919. Les fraudeurs ont trouvé de nouvelles méthodes pour contourner la loi. Les prix du whisky ont augmenté de 100 pour cent, ce qui a encouragé le trafic d'importation et d'exportation."

Il ajoute que les jeunes femmes de Boston et de Cambridge, que le professeur appelle "douce beauties," boivent librement.

"Et il ne semble pas qu'elles s'enivrent, ajoute-t-il, à peine si elles en sont un peu troublées. Le professeur Hauser semble croire que tout le monde, aux Etats-Unis, aime à boire plus qu'autrefois, parce que l'alcool est devenu la "chose défendue."

"Comment se fait-il, dit-il, que lorsque l'ère, le soir, sous les ombres allées d'Harvard, je rencontre des étudiants qui sentent le whisky? Comment se fait-il qu'au dernier bal costumé, un bal traditionnel auquel assiste la meilleure société de Cambridge et de Boston, plusieurs jeunes filles n'étaient pas ivres, mais un peu émus? Deux, trois, quatre cocktails ne sont pas pour effrayer ces "tendres beauties."

"La prohibition — cela n'est pas douteux, n'atteint pas les classes supérieures. Elles boivent autant qu'auparavant, car elles peuvent payer. Une bouteille de whisky se vend sous le manteau cent dollars, à la grande satisfaction du vendeur. On m'assure que les gens boivent plus qu'autrefois, parce que l'alcool a fait du "fruit défendu." C'est la prohibition qui est cause de l'augmentation dans les collèges de cette forme extrême de l'ivresse qu'on appelle: l'alcoolisme juvénile.

"Les Américains ne boivent pas comme les Français pour déguster, mais pour atteindre à l'ivresse complète et brutale. Ils boivent pour le plaisir de s'enivrer."

Le professeur consacre un paragraphe intéressant au mot "boot-legger."

"Mot bizarre, dit-il, dont voici l'origine. L'humble fraudeur d'autrefois portait d'énormes bottes, où il cachait sa boisson de contrebande. Aujourd'hui, les bottes sont remplacées par le fond d'une cave, une automobile, des caisses de fruits, etc., mais le nom subsiste.

"Les 'bootleggers' appartiennent en général aux classes les plus pauvres, et sont souvent des immigrants nouvellement arrivés. Mais il y a aussi l'honorable commerçant," comme celui arrêté récemment à Washington, qui tenait ses livres dans un ordre parfait et recevait des chèques ponctuellement."

LE LAITIER HONNETE

Le jugé. — On a trouvé 26 pour cent d'eau dans le lait que vous avez vendu. Le laitier. — Alors, c'est du lait de première qualité, car ouvrez le dictionnaire et vous verrez que le lait contient une proportion de 80 à 90 pour cent d'eau. J'aurais dû vendre le mien pour de la crème.

COMMENT SOIGNER LES MORSURES DE SERPENT

De tous les reptiles, les serpents sont les plus répugnants et les plus antipathiques. Mais ils sont pourtant relativement peu nombreux les serpents qui, d'une morsure, peuvent donner la mort. Ces serpents dangereux sont en général petits. De 2000 espèces, 300 sont venimeuses. La dent ou crochet empoisonné du serpent lui permet de réduire sa proie à l'impuissance. Il ne s'en sert comme d'arme offensive qu'en cas de nécessité. Au contraire, le serpent ne saute ni ne poursuit son assaillant. Soit pour attaquer, soit pour se défendre, le serpent doit s'enrouler.

En général, on peut considérer un venin de serpent comme un destructeur des corpuscules du sang. Cependant, il ne constitue pas un poison pour l'estomac comme certaines plantes et matières chimiques inorganiques. L'action spécifique de chaque poison de serpent diffère avec l'espèce qui injecte ainsi le liquide toxique. Le poison venimeux du cobra ou serpent à lunettes est mortel parce qu'il attaque tout le système nerveux. Les centres nerveux de la respiration sont atteints, ce qui amène la suffocation finale. Les poisons d'autres serpents tuent en coagulant le sang. La nocivité du poison est plus grande au printemps par exemple qu'aux époques du jeûne du serpent. C'est pourquoi les morsures des serpents les plus venimeux n'ont pas toujours des conséquences fatales.

Il s'agit pour guérir ces morsures d'empêcher le sang de pénétrer dans la blessure, de façon à ce qu'il ne soit pas refoulé au cœur. Il faut que le poison soit aspiré de la blessure. La blessure peut aussi être cautérisée au brûlé et le patient doit boire de fortes liqueurs alcooliques. Le radium a aussi pour effet de détruire le poison du serpent à lunettes, par exemple.

On a essayé dernièrement de certains sérum et les résultats obtenus ont été des plus satisfaisants. Le sérum neutralise effectivement le poison du serpent venimeux, mais chaque espèce de serpent requiert un sérum particulier.

On obtient ces sérum des serpents venimeux eux-mêmes.

L'EGLISE ET LA DANSE

Les nègres américains sont fort religieux.

Cependant, Mrs Evie Brooks était peut-être un peu trop. Le dimanche des Rameaux, Mr. Brooks, son époux depuis cinq ans, voulait aller danser. Mrs Brooks, tonait à ce qu'il allât à l'église. Ils se disputèrent. Mr Brooks ne céda point. Il eut tort.

En vertu de la loi américaine, qui veut que l'homme obéisse à la femme, Mrs Brooks saisit un revolver, tira, tua roide Mr Brooks.

Il aimait trop le bal, a dit le poète. Les lettres de Londres à Téhéran prennent trente-cinq à quarante-cinq jours à se rendre. De Londres à Berlin elles prennent vingt-quatre heures et elles se rendent à Paris en dix heures.

Les Comédiens et Tartufe

Nous lisons dans le Figaro:

La querelle théâtrale suscitée par l'interprétation inattendue de Tartufe par le grand acteur Lucien Guitry s'étend de jour en jour. Tandis que l'on s'applique à juger la "manière" nouvelle et audacieuse de ce comédien que ne paralysa jamais la crainte de l'opinion; tant que l'on s'évertue à discuter le point de vue auquel il s'est placé pour réaliser cette pittoresque interprétation, nous avons, de notre côté, essayé d'apporter, en toute modestie, quelque lumière dans ce débat. Cette courte étude a fait l'objet de quelques patientes recherches qui, espérons-le, ne seront pas inutiles au cours des dissertations présentes et à venir.

N'existe-t-il pas un excellent moyen de se faire une opinion rigoureuse sur la qualité de jeu et l'effort intellectuel d'un artiste dans la création ou l'interprétation nouvelle d'une œuvre? C'est de comparer les tentatives entre elles, de se rendre compte, à travers le passé, à travers l'histoire, rétrospectivement, des différentes manières adoptées et de s'efforcer de pénétrer et d'analyser les raisons qui ont motivé l'adoption de telle ou telle manière.

Tâchons de les découvrir, autant que l'obligation où nous sommes de ne point dépasser la mesure normale accordée aux articles de ce genre, nous permet de le faire.

Les trois premiers actes de chef-d'œuvre avaient été représentés à Versailles devant le Roi le 12 mai 1664. Ce n'était pas la première fois que Louis XIV, qui sentait le prix des ouvrages de Molière, avait voulu les voir avant qu'ils fussent achevés; il se montra fort content de ce commencement et par conséquent la cour fit de même. Le Tartufe fut joué le 29 novembre de la même année, au Raincy, devant le grand Condé. Des incidents étant survenus, un mécontentement s'étant manifesté dans certaines familles contre Molière et son ouvrage, notre auteur comique jugea nécessaire de laisser les premiers fureurs se calmer; il fut un an sans donner Tartufe. Enfin, la première représentation de l'ouvrage complet en cinq actes eut lieu à Paris le 5 août 1667. Il avait d'abord pour titre L'Imposteur. Le lendemain, on allait le jouer à nouveau; l'assemblée était la plus nombreuse qu'on eût jamais vue; il avait des dames de la première distinction aux deuxièmes loges; les acteurs étaient sur le point de commencer, lorsqu'il arriva un ordre du président Lamoignon portant défense de jouer la pièce. C'est à cette occasion qu'on prétend que Molière dit à l'assemblée: "Messieurs, nous allons jouer Tartufe, mais monsieur le premier président ne veut pas qu'on le joue."

C'est donc le 5 août 1667 que la troupe de Molière joua Tartufe devant le Roi. Mais bien que cette pièce figure comme étant entrée à la Comédie-Française et jouée sur ce théâtre par Molière le 5 août 1667, ce n'est pas exactement là qu'elle fut interprétée pour la première fois, puisque la constitution réelle du Théâtre-Français date de 1680, époque à laquelle, par ordre du roi Louis XIV, la troupe de l'Hôtel de Bourgogne se réunit à celle du Théâtre Guénégaud, situé rue Mazarine.

Tout ceci ne nous indique point quel fut, en réalité, le créateur du rôle de Tartufe. Ce n'est point Molière, comme le croient certaines personnes imparfaitement documentées. Molière s'était octroyé un rôle plus modeste dans la distribution, mais non moins intéressant: celui d'Orgon. Et il avait chargé l'acteur Philibert Du Croisy de se mettre dans la peau de Tartufe. Voici la biographie succincte de Du Croisy qui, à l'époque, avait une grande vogue et qui occupa une place de premier ordre dans l'histoire du théâtre comique: "Philibert Du Croisy, comédien français de la troupe de Molière, né vers 1630, mort en 1695, fils d'un gentilhomme de la Beauce. Il épousa une jeune fille de famille noble, Marie Claveau. Ce gros homme avec ses manières comiques, à l'allure originale et à la mine réjouie, créa et joua pendant quelque temps le rôle de Tartufe. Les gazetiers du temps, Robinet entre autres, sont d'accord pour dire qu'il remplissait à merveille le rôle dont Molière l'avait chargé. A l'âge de cinquante ans, il dut quitter le théâtre par suite de son embonpoint et de ses douleurs rhumatismales. Il se retira à Conflans-Sainte-Horine, près de Paris, où il avait une maison de campagne et où il mourut."

Les qualités physiques de Du Croisy étaient, en effet, de nature à inspirer à Molière, entre autres raisons excellentes, l'idée de lui faire créer Tartufe; mais il est hors de doute, que la raison principale et déterminante de son choix fut la confiance que le grand auteur comique avait dans le talent de son interprète. La réputation de Du Croisy était telle que ses camarades même en faisaient le plus éclatant éloge et défendaient sa personnalité théâtrale lorsqu'un conseil professionnel éclatait; c'est ainsi que, le duc de Créqui, exécuteur des ordres du Roi, voulait, au moment de la réunion des deux troupes de l'Hôtel de Bourgo-

TABOU

Dans la rue de chauffe no 3, on chauffait "en vase clos"; ils étaient seize chauffeurs à peu près nus, tête-à-tête avec les quatre belle-ville à foyers rigoureusement fermés, à cendriers largement ouverts.

Au-dessus, l'œil-de-bœuf déclinait son aiguille, de minute en minute, par secousses brusques. Et toutes les cent vingt secondes, et chef de chauffe lançait le commandement, bref comme un coup de trique: — Ouvrez les foyers!

Sur quoi, séance tenante, les huit foyers s'ouvraient pareils à huit bouches d'enfer, et les seize chauffeurs, d'une vigoureuse détente du biceps, lançaient dans les huit foyers rougis à blanc leur seize pelletées de charbon bien parées d'avance. Après quoi les huit portes retombaient comme huit délices de guillotine et les cheminées vomissaient derechef des torrents de lourde fumée bien noire.

Le Bouvet filait à toute petite vitesse, six nœuds. Mais, six nœuds ou dix-huit, la chauffe méthodique est obligatoire à bord d'un cuirassé de S. M. la République, parce que c'est celle qui permet le maximum de dépenses. Et il faut économiser l'argent du contribuable pour que les bureaux puissent en prélever le maximum de pourcentage sans que les "leaders" de la commission du budget s'en aperçoivent trop évidemment.

Jean Diquélou, matelot de 1re classe, chauffeur breveté, chauffait. Ce faisant, il pensait à sa blonde, se souciant infiniment peu des opérations militaires auxquelles il participait. Le cuirassé Le Bouvet canonait les forts sud du détroit des Dardanelles, selon les ordres du commandant supérieur, brave homme, mais qui ne se rendait pas suffisamment compte de ce qu'est un remous de courant. Or les remous de courant des Dardanelles ramènent inéluctablement les torpilles flottantes de la côte nord vers la côte sud. Un officier, d'ailleurs démissionnaire, a fait là-dessus en 1912 une thèse que l'Ecole supérieure de marine a négligé.

Et il arriva ce qu'il arriva. Le Bouvet, manœuvrant selon les ordres reçus, vira de bord au moment le plus inopportun et heurta par son flanc tribord une mine flottante qui éclata contre sa hanche à l'aplomb de la tourelle majeure de 274 mm. On vit une petite fumée roussir par la travers de la tourelle. Instantanément, le cuirassé donna 30 degrés de bande. Il y eut un temps d'arrêt, bref. Le cuirassé donna 90 degrés de bande, on vit l'eau pénétrer dans les cheminées où la fumée reflua par grands tourbillons horribles. Il y eut un nouveau temps d'arrêt, la chose s'était passée si vite que le cuirassé allait encore de l'avant, tout couché sur le flanc. Enfin, il fit le tour — 180 degrés. On le vit flotter un moment la quille en l'air, l'épave un peu enhaussé, l'arrière s'enfonçant. Alors il acheva de stopper, prit de l'épave en arrière, et finalement il plongea lentement suivant son axe, la poupe précédant la proue, en route pour l'éternité. Puis on ne vit plus rien. Le Bouvet avait coulé bas, entraînant dans l'abîme ses 725 hommes d'équipage, y compris le commandant, un nommé Ragueot de la Touche, qui, froidement, s'était assis sur le banc de quart, disant à ses officiers:

— Il aura trop de morts. Il est décent que le commandant en soit.

Il en fut, lui, 661c.

Paix à ses os.

Jean Diquélou, matelot de 1re classe, chauffeur breveté, chef de chauffe dans la 3e rue, n'avait aucune raison de tenir des propos aussi nets. Il pensait à sa blonde, je vous l'ai dit, quand la torpille allemande éclata juste contre la muraille de sa chaudière. Le choc fut brutal; la table extérieure éclata comme écorce de châtaigne, la table intérieure ne tint guère mieux et le charbon brûlant officier de cofferdam était brûlé depuis belle lurette. L'eau pénétra en trombe. Le Bouvet n'était pas un cuirassé dernier cri: il n'y avait aucune protection entre le double fond et la chaudière même. L'eau se rua dans la chaudière comme une invasion boche dans un pays neutre.

Les foyers inondés rugirent, fusèrent, s'éteignirent. L'eau tourbillonna éponantablement de tribord à bâbord et de bâbord à tribord. Des jets s'y mêlèrent. Quelques hommes, brûlés vifs, hurlèrent, puis, noyés, se turent. Jean Diquélou, noyé des premiers, ne hurla pas. Mais il se produisit cette chose prodigieuse: le tourbillon rua Jean Diquélou de tribord à bâbord, contre la cloison, où il s'assomma puis de bâbord à tribord, contre l'autre cloison — la cloison éclatée. Jean Diquélou suivit le tourbillon. Il était évanoui, naturellement. On le serait à moins.

L'eau entra ressortit. Il y en avait trop et Jean Diquélou ressortit avec l'eau. Il franchit la deuxième cloison. Il franchit le cofferdam. Il franchit la première cloison.

Et comme le corps humain pèse

gme et du Théâtre Guénégaud, l'éliminer de la nouvelle Société, ses camarades firent valoir, pour l'y maintenir, l'opinion que Molière avait de lui et le succès qu'il avait obtenu dans le rôle de Tartufe.

FAITS DIVERS

Rudyard Kipling approuve sans réserve l'attitude de la France sur la question des réparations, sans excepter l'occupation de la Ruhr. Le célèbre poète anglais affirme que la majorité de ses compatriotes sont sympathique à la France et trouve juste que l'Allemagne, qui a déclenché la grande guerre, paye les indemnités qui lui ont été imposées par les nations alliées victorieuses.

Dans un éloquent discours prononcé dans la Meuse, le président du Conseil Poincaré déclare que la France ne peut pas avoir confiance dans les promesses du Reich et que "l'Allemagne cherche à effacer, non pas par le repentir, mais par des menaces, le souvenir de ses crimes."

Le département du commerce fait connaître que la production des automobiles aux Etats-Unis pendant le mois de mars a battu tous les records; elle a été de 318,424 voitures ordinaires et 21,815 camions.

Washington.—M. Porter, président de la commission des affaires étrangères de la Chambre, a écrit à lord Robert Cecil, actuellement à Washington, une lettre refusant de discuter avec lui l'œuvre de la commission de l'opium de la Société des Nations, en disant que la Société des Nations, "au lieu de supprimer le trafic des stupéfiants, a fait exactement le contraire."

Paris.—Mme Carrie Chapman Catt, qui est depuis de nombreuses années présidente de l'Alliance Internationale du suffrage des femmes, a déclaré qu'elle abandonnerait ses fonctions, après la clôture du prochain Congrès qui aura lieu le mois prochain à Rome, où des délégués de trente-trois nations seront présentes. Mme Catt est partie pour Rome.

Washington.— Une commission composée de deux Américains et de deux Mexicains, nommés par leurs gouvernements respectifs, se réunira prochainement à Mexico pour essayer d'écartier tous les obstacles qui s'opposent à la reprise des relations internationales et à la reconnaissance du gouvernement Obregon par les Etats-Unis.

Lotta Crabtree, l'une des étoiles favorites de San Francisco, donatrice de la Fontaine qui porte son nom (Lotta's Fountain) est mourante à Boston. Elle est âgée de 77 ans. Elle a une immense fortune qui sera consacrée à des œuvres de charité.

Il arrive que le fer, au repassage, adhère aux pièces amidonnées. Pour éviter cet inconvénient, ayez soin d'ajouter un peu d'alun à votre amidon avant qu'il ne se soit refroidi et de bien mélanger ce deux produits. Proportions du mélange: gros comme une noix d'alun pour un quart de livre d'amidon.

M. Herrick, ambassadeur des Etats-Unis, a conféré au nom du président Harding, la croix du Service distingué au colonel Blanton Winship, attaché à la commission des réparations, "pour action extraordinaire et héroïque comme colonel de la 110e d'infanterie près de Lachaussee (Meuse) le 9 novembre 1918." L'ambassadeur a également conféré la médaille du Service distingué au colonel Nelson Dean Jay "pour services exceptionnellement méritoires et distingués." La cérémonie a eu lieu à l'ambassade.

Depuis quelques semaines, on donne, à New York, nombre de films dans lesquels on voit des incendies de forêts ou de la grande prairie. Ce beau spectacle a eu son effet: trois boys ont mis le feu à un coin du Central Park de New York. Ils étaient ravis.

HEUREUSE SOLUTION

Paris.—Le projet de réconciliation entre la France et le Vatican a été parfaitement examiné par des experts et il ne lève aucune loi française. Donc, les relations officielles de la France avec le Vatican seront complètement rétablies avant l'ouverture du parlement. Le projet de réconciliation a été le résultat de négociations qui ont duré six mois.

Dans un jury, dernièrement, en Angleterre, sur les douze jurés il y avait huit membres qui portaient le nom de Cohen. Une simple Cohen... eidence.

spécifiquement moins que l'eau de mer, Jean Diquélou remonta jusqu'à la surface. Il flotta un instant. L'instant, qu'il fallut à une vedette anglaise accourue sur le lieu du sinistre pour repêcher Jean Diquélou vivant.—J'ai oublié un détail: il ne savait pas nager, Jean Diquélou.

Vous pouvez lui demander comment il s'est tiré d'affaire; comment lui, 84e sur 725, il a échappé au naufrage du Bouvet, cuirassé d'escadre de S. M. la République. Il vous répondra très sincèrement qu'il l'ignore. C'est la pure vérité. Il était Tabou, voilà la chose. Il y a des gens Tabou.—Claude Barrero.